
LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

Jusqu'au bout :
la bataille de Harts River (1902)

(ILLUSTRATION)

par Carman Miller

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

Jusqu'au bout :
la bataille de Harts River (1902)

(C) 1993
MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

Balmuir Book Publishing Ltd.
128, avenue Manning
Toronto, ON
M6J 2K5
ISBN

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

Jusqu'au bout :

la bataille de Harts River (1902)

par Carman Miller

Musée canadien de la guerre
Série des Grandes batailles canadiennes, No 9

LOGO
MUSÉE CANADIEN
DE LA GUERRE

LOGO
BALMUIR

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

L'histoire du Canada comprend des épisodes de lutte acharnée, de grande ou de petite ampleur, qui ont particulièrement marqué l'évolution de notre pays et transformé ou reflété le caractère de sa population. Le Musée canadien de la guerre entend, par la présente série de fascicules, rappeler ces batailles et ces escarmouches en des récits succincts, rédigés par des historiens de renom et relevés d'illustrations pertinentes. Les présentes monographies relatent certains moments cruciaux où des Canadiens et des Canadiennes ont eu à faire don de soi, et même souvent de leur vie, pour défendre les valeurs qui leur tenaient à coeur. Ces études leur sont dédiées dans un simple esprit de gratitude.

Victor Suthren

Musée canadien de la guerre

LES GRANDES BATAILLES CANADIENNES

Jusqu'au bout :

la bataille de Harts River, en 1902

par Carman Miller

Toute personne un tant soit peu informée de la Guerre sud-africaine, 1899-1902, connaît bien la bataille de Paardeberg. Cette première victoire de l'Empire prit une importance plus que symbolique, d'abord à cause de sa date, le dix-neuvième anniversaire de l'humiliante défaite des troupes britanniques à Majuba Hill, puis de son importance stratégique à cause de l'ouverture de la route de Bloemfontein. On aurait également tort d'oublier l'enjeu remporté à Paardeberg, soit la chute du «Lion de l'Afrique», le général Pietrus Cronje, celui-là même qui avait capturé les auteurs du Raid de Jameson en 1895, avec quelque 5 000 hommes. La position fortuite du premier contingent canadien dans l'assaut final de Paardeberg valut à nos militaires une réputation enviable dans les annales militaires du Canada et de l'Empire. Sujets de poèmes, de chansons, de monuments, de récits historiques improvisés et de souvenirs, les vétérans

canadiens de la Guerre sud-africaine ont, durant plusieurs années, organisé des rencontres le 27 février, quel que soit leur

régiment d'appartenance, pour commémorer la bataille de Paardeberg.

En fait, il n'y a sans doute que la Bataille de Lilliefontein, le 7 novembre 1900, qui ait su rivaliser en estime avec Paardeberg aux yeux des contemporains et à ceux de l'histoire. Ce spectaculaire étalage de courage, d'ingéniosité, de leadership, d'énergie et d'héroïsme dans un combat d'arrière-garde a valu au second contingent canadien le chiffre sans précédent de trois Croix de Victoria et une Médaille de conduite distinguée, en plus de l'admiration sans réserve du reste des forces impériales.

La bataille de Harts River, un nom gravé dans la pierre d'un certain nombre des monuments élevés d'un bout à l'autre du pays, à cette guerre, témoigne d'un troisième engagement important des Canadiens en Afrique du Sud, un épisode quant à lui presque entièrement oublié de nos jours. Pourtant, les pertes encourues à Harts River n'eurent d'égales que celles des dix jours de la bataille (ou siège) de Paardeberg. Tel l'engagement de Lilliefontein, la bataille de Harts River demeure un tribut à l'initiative, à la compétence et au courage brut des Canadiens,

plutôt qu'au leadership et à la prévoyance des Britanniques. Combiné à ceux de Paardeberg et de Liliefontein, le souvenir de Harts River a renforcé la confiance, l'estime et la revendication d'autonomie de la Milice canadienne.

L'obscurité relative de la bataille de Harts River tient surtout au moment où elle eut lieu, soit le 31 mars 1902, à peine deux mois avant la fin de la guerre. Les journalistes qui avaient accompagné les deux premiers contingents étaient déjà revenus au pays, les compte-rendus historiques instantanés étaient sortis des presses et l'intérêt du public pour la guerre s'était tari. De ce fait, la bataille de Harts River n'a connu qu'une brève célébrité avant que des questions plus immédiates et plus pressantes de temps de paix n'en fassent qu'un souvenir vague et, pour certains, douloureux.

Au moment de l'arrivée à Durban des futurs «héros» de Harts River, la Guerre sud-africaine durait depuis déjà plus de vingt-huit mois. Au moment de la déclaration de guerre, le 11 octobre 1899, plusieurs observateurs se disaient confiants que la querelle de la Grande-Bretagne avec les deux petites républiques Afrikaner du Transvaal et de l'État libre d'Orange serait réglée avant Noël. Mais lorsqu'arriva le 25 décembre, pas un mètre du territoire britannique n'était entre les mains des Anglais. Au contraire, un grand nombre de troupes britanniques piétinaient dans les trois forteresses assiégées de Ladysmith, Kimberley et

Mafeking. De plus, certains hauts gradés britanniques s'avéraient si désorientés que Paul Kruger, le patriarche du Transvaal, se disait maintenant confiant de repousser bientôt les Britanniques jusqu'à la mer.

Pour simplifier, on peut diviser en trois périodes la Guerre des Boers. La première phase, caractérisée par la confiance euphorique des deux belligérants, a pris fin à la mi-décembre 1899, avec trois défaites cinglantes infligées aux Britanniques durant ce qu'on a appelé en Grande-Bretagne la «semaine noire». Déclassés en nombre et en armement, et déficients au plan des cartes, du transport et de la stratégie, les Britanniques sont sortis ébranlés et humiliés de cette «semaine noire». Au cours des cinq mois qui suivirent, soit de janvier à juin 1900, ils réussirent à inverser la vapeur. Réorganisées, renforcées et maintenant dirigées par le maréchal Frederick Roberts - qui avait remplacé le malheureux général Redvers Buller (cruellement rebaptisé "Revers" Buller) -, les forces britanniques entamèrent une marche forcée vers Bloemfontein et Pretoria, les capitales respectives de l'État libre d'Orange et du Transvaal. Au début de juin 1900, elles occupaient Pretoria et, le 25 octobre 1900, elles annexaient officiellement les deux républiques boers au cours d'une impressionnante cérémonie. Suite à ceci, les résistants ne devaient plus être traités comme des prisonniers de guerre, mais comme des rebelles, des fugitifs, des hors-la-loi.

C'est au cours de cette troisième et dernière phase de dix-sept mois de guérilla que les Britanniques privilégièrent la construction de fortins, l'organisation de battues, l'incendie de fermes et l'enfermement de civils dans des camps de concentration, afin de subjuguier les irréductibles.

La plupart des volontaires canadiens à avoir combattu dans la Guerre sud-africaine furent recrutés au cours de la première phase du conflit tout en participant à la seconde. Arrivant trop tard en Afrique du Sud pour subir les humiliantes défaites britanniques du début, ils s'intégrèrent à la longue marche victorieuse sur les capitales boers. Le premier contingent arrivé, soit le 2e Bataillon (service spécial) du *Royal Canadian Regiment*, fort de 1 019 fantassins, se distingua à la bataille de Paardeberg. De même le second contingent, qui comprenait deux bataillons d'infanterie montée et une «brigade» (régiment) d'artillerie de campagne, soit en tout 1 125 hommes, mena une héroïque bataille d'arrière-garde à Liliefontein. Au même moment, un bataillon canadien d'infanterie montée participait à la force de campagne de Buller au Natal. C'était le *Strathcona's Horse* de 519 hommes, assemblé à l'initiative et aux frais de Lord Strathcona, riche haut-commissaire du Canada au Royaume-Uni. En convergeant à Belfast, le 25 août 1900, pour livrer ensemble la dernière bataille rangée officielle de la guerre, les forces du maréchal Roberts s'emparèrent de l'ultime voie ferrée reliant les

Boers à la mer, ce qui précipita la fuite de Kruger en Hollande.

Peu après avoir annexé le Transvaal et l'État libre d'Orange, Roberts remit le commandement au major-général Herbert Kitchener et partit pour la Grande-Bretagne, convaincu que la guerre était terminée et qu'il ne restait «plus aucune bataille à gagner, plus aucune ville importante à prendre». Bon nombre des officiers supérieurs qui avaient participé à la guerre l'y avaient déjà précédé. À leurs yeux, il ne restait plus à mener en Afrique du Sud qu'une simple opération de nettoyage des derniers noyaux de résistance. Voilà pourquoi les volontaires canadiens revinrent au pays dès la fin de leur contrat d'un an; le tout dernier régiment à quitter l'Afrique, le Strathcona's Horse, le fit à la fin de janvier 1901. Suite à quoi le Canada n'eut aucun soldat en Afrique du Sud durant presque un an, exception faite des 1 200 hommes qui rejoignirent, à la fin de l'hiver 1900-1901, l'unité para-militaire du major-général Robert S.S. Baden-Powell, le *South African Constabulary*.

Avant leur départ d'Afrique du Sud, les troupes canadiennes assistèrent et, dans bien des cas, participèrent à la politique de la terre brûlée qui caractérisa la troisième phase de la guerre. Plusieurs d'entre eux ne prisèrent guère la destruction des fermes, les camps de concentration ou la vie sédentaire exigée des fortins et du travail de communications. À leurs yeux, le maintien et la protection des gains réalisés relevaient

bien plus des forces régulières britanniques ou de constables professionnels que de volontaires enrôlés dans les colonies. Mais le nettoyage des résistants exigeait plus de temps et de bras que ce que les Britanniques avaient prévu. Sans base fixe à défendre, les Boers étaient devenus encore plus mobiles et insaisissables. Organisés en commandos de taille variable selon l'occasion, les irréductibles étaient fermiers un jour et soldats le lendemain, parcourant une terre qu'ils connaissaient bien et protégés par les civils dont ils défendaient la cause. Leur habileté à détruire les voies de transport et de communications britanniques, à s'emparer de leurs dépôts et de leurs lourds convois d'approvisionnements et à occuper de nouveau des garnisons mal protégées avait pour effet de ridiculiser les prétentions britanniques au contrôle du pays et d'entretenir l'espoir que ce contrôle se révélerait finalement irréalisable.

Pour résister à ces tactiques de guérilla, les Britanniques construisirent le long des voies ferrées des chaînes de fortins reliés par du fil barbelé et des fils téléphoniques. À chaque fortin étaient assignés quatre fantassins ou policiers à cheval. Des clôtures semblables furent construites en pleine campagne, la découpant en immenses rectangles qui étaient ensuite soumis au balayage de longues lignes de soldats fouillant chaque édifice, dévastant les récoltes, confisquant les troupeaux et brûlant les bâtiments, avant de parquer femmes et enfants dans des camps de

concentration. Les Britanniques appelaient ces opérations des *battues (drives)*.

Cette politique exigeait un grand nombre de soldats. En novembre 1901, le gouvernement britannique fit de nouveau appel à l'assistance de ses colonies. (Les deux cinquièmes des troupes montées britanniques actives en Afrique du Sud provenaient des colonies britanniques.) L'appel eut immédiatement des échos au Canada, où la presse partisane reprochait depuis plusieurs mois au gouvernement de ne pas envoyer de nouvelles troupes en Afrique. En début d'année, le gouvernement avait réagi à ces pressions par une offre timide de nouveaux soldats et s'était trouvé bien aise de voir les Britanniques décider, à l'époque, que «les circonstances présentes ne rend(ai)ent pas nécessaire l'acceptation de cette offre».

Les deux Canadiens les plus heureux de la nouvelle requête britannique furent le lieutenant-colonel Clarence A. Denison et le major William Hamilton Merritt. Tous les deux membres de la Garde à pied du Gouverneur général, ils avaient offert, en décembre 1900, d'assembler et de conduire en Afrique du Sud un contingent de cavaliers canadiens. Aucun d'entre eux n'en avait officiellement informé le gouvernement canadien. Ils s'étaient contentés d'adresser leur offre directement à Lord Strathcona pour transmission à l'autorité britannique pertinente. Le gouvernement anglais, qui tentait alors de recruter quelque

30 000 hommes pour remplacer les soldats coloniaux et britanniques dont le contrat touchait à sa fin, s'était montré plus qu'intéressé à ces propositions. Celle de Hamilton Merritt avait reçu l'attention la plus favorable puisqu'il avait servi en Afrique au sein du *Brabant's Horse* et qu'il prétendait détenir l'approbation, par une tierce personne, du ministre canadien de la Milice et de la Défense. Merritt formula son offre de Nice, où il récupérait de son récent service de guerre, le 29 décembre 1900. Peu après, il se rendit à Londres afin d'en discuter avec le *Colonial Office*. Il envisageait de former un contingent irrégulier de quelque 600 cavaliers, qu'il recruterait à peu près de la même façon que l'avait été le *Strathcona's Horse*, mais en se réservant le droit d'en nommer les officiers. Au moment où le *War Office* demanda au gouvernement canadien un consentement symbolique, le projet détaillé de recrutement de ce que Merritt appelait les *Canadian Rangers* était déjà très avancé, y compris des dispositions de paiement de leur solde par l'intermédiaire de la Banque de Montréal et de remboursement des frais de recrutement qu'encourrait le gouvernement canadien.

Quelque opinion qu'ait eu, à prime abord, le ministre de la Milice et de la Défense, F.W. Borden, au sujet de la proposition de Merritt, il s'avéra que plusieurs de ses collègues du Cabinet en critiquèrent vigoureusement la forme et le contenu. Pour mettre fin à toute confusion ou prolifération d'offres non

autorisées de soldats canadiens, le gouvernement canadien décida de se réserver d'office tout futur recrutement de troupes au pays, y compris celles qui, comme le *Strathcona's Horse*, avaient le statut d'unités temporaires de l'armée britannique.

L'adoption de cette politique et la remise à plus tard, par le *War Office*, de toute acceptation de nouvelles troupes coloniales parurent sonner le glas des *Canadian Rangers* de Merritt. Mais ses espoirs furent ranimés lorsque les Britanniques annoncèrent en novembre 1901 leur décision d'engager de nouveaux soldats.

Toutefois le gouvernement canadien avait d'autres projets. Dès mars 1901, le ministre de la Milice et de la Défense avait décidé que tout futur contingent canadien serait dirigé par le lieutenant-colonel Thomas Dixon Byron Evans. Ce militaire de carrière, à 41 ans, avait servi lors de la Rébellion du Nord-Ouest (1885) et dans la Troupe de campagne du Yukon (1898), avant de se rendre en Afrique du Sud, en février 1901, à titre de commandant adjoint du 1er Bataillon canadien du *Canadian Mounted Rifles*. Il avait pris le commandement du 2e Bataillon de ce régiment en mai 1900, dans des circonstances particulièrement difficiles. Faisant preuve de tact, de diplomatie, de fermeté et de compétence militaire, il avait acquis une excellente réputation, tant auprès des officiers britanniques que canadiens, ce qui militait pour sa promotion à un poste de commandement. Evans reçut carte blanche pour choisir les officiers de sa

nouvelle unité, mais il eut le malheur d'accéder à la suggestion de Borden et du Gouverneur général, Lord Minto, en faisant de Merritt son commandant adjoint, une décision que chacun des trois eurent bientôt à regretter.

Les autorités britanniques désiraient, à prime abord, un contingent de 600 cavaliers, qu'ils avaient d'avance baptisé le *Canadian Yeomanry*. En fin de compte, ils acceptèrent un groupe de 901 officiers et soldats qu'ils appelèrent le 2e *Canadian Mounted Rifles* (le Canada s'étant objecté au caractère «non canadien» de l'appellation initiale choisie par Londres). Le contingent comprenait six escadrons de 143 soldats. Trois de ces unités, recrutées personnellement par Evans, au Manitoba, dans le Nord-Ouest et en Colombie-Britannique, formaient ce qu'on appelait «l'aile ouest» du CMR; les trois autres, recrutées par Merritt dans le centre et l'est du Canada, prirent le nom de «l'aile est». L'utilisation de deux navires pour emmener en Afrique les soldats et leurs 1 096 chevaux prolongea la séparation des ailes est et ouest du contingent et encouragea chez Merritt le sentiment de son autonomie comme commandant de l'aile est, avec qui il avait appareillé à bord du *Manhattan* le 14 janvier 1902. Cette tentative évidente de Merritt pour scinder le contingent en ranimant le projet des *Canadian Rangers* força Evans à fusionner les deux ailes et à nommer un nouveau commandant adjoint. En plus de cette grossière manoeuvre de

division, principale raison de son remplacement, Merritt s'était révélé un très mauvais leader. Un de ses meilleurs subalternes, le lieutenant Hamilton Gault, écrivit à sa famille : "Merritt devient de plus en plus fou à chaque jour. Je prie Dieu que nous ne soyons pas envoyés au front sous son commandement." Le voeu de Gault devait être exaucé. Plusieurs semaines après l'arrivée à Durban de l'aile ouest d'Evans, à bord du *Victorian*, le 24 février 1902, celui-ci nomma commandant adjoint le major G.W. Cameron, un ex-commandant du 5e *Royal Scots* de Montréal qui avait servi comme capitaine dans le *Strathcona's Horse*.

Le lieutenant-colonel Evans, le major Merritt et le major Cameron n'étaient pas les seuls vétérans de la Guerre sud-africaine inscrits au nouveau contingent. Au moins 30 de ses 44 officiers avaient déjà servi en Afrique du Sud. On notait parmi eux le capitaine J.H. Elmsley, un des héros de Lilliefontein. S'y trouvait également le lieutenant Wallace Bruce Matthew Carruthers, âgé de 39 ans et issu d'une prestigieuse famille de Kingston. Diplômé du Collège militaire royal, Carruthers avait renoncé à sa commission militaire pour servir comme sergent dans le premier contingent et s'était marié deux jours avant de s'enrôler dans le 2e *Canadian Mounted Rifles*. Le contingent comprenait également le lieutenant Thomas «Casey» Callaghan, récipiendaire de la Médaille de conduite distinguée et deux fois cité à l'ordre du jour. Il avait servi comme soldat sous Evans

dans son 1er Bataillon du CMR et était considéré comme un des meilleurs éclaireurs de la guerre. Enfin, on y retrouvait les lieutenants R.H. Ryan et Charles Robert Tryon, également vétérans du 1^{re} Bataillon et promus du rang pour leur courage et leur compétence. Evans connaissait bien les meilleurs officiers à avoir servi dans les unités canadiennes précédentes et il s'était arrangé pour en recruter une bonne part.

On notait un niveau d'expérience semblable chez les sous-officiers et les simples soldats. Un sur quatre d'entre eux était un vétéran de la Guerre sud-africaine. Parmi eux se trouvaient des hommes comme le caporal William A. Knisley, un fermier de Selkirk, en Ontario, qui avait servi dans le 1er Bataillon et s'était mérité la Médaille de conduite distinguée à Liliefontein. Il y avait aussi le sergent John Campbell Perry, un milicien attaché en permanence aux *Dragoons* à Winnipeg, qui avait été blessé au genou à Paardeberg alors qu'il servait comme simple soldat au sein des *Royal Canadians*. En tout et partout, 208 des membres du contingent, soit 22 p. 100 du groupe, connaissaient déjà le théâtre d'opérations sud-africain, soit la plus haute proportion de vétérans de tous les contingents canadiens envoyés là-bas. Voilà pourquoi le 2^e Bataillon d'Evans s'est avéré le plus cohérent, le plus aguerri et le mieux dirigé des régiments canadiens à avoir participé à la Guerre sud-africaine. Il était accompagné du 10^e Hôpital de campagne

canadien, une unité de 64 hommes commandée par le lieutenant-colonel Arthur N. Worthington (qui avait été chirurgien-major dans l'élément artillerie du second contingent). Cette unité allait être appelée à jouer un rôle essentiel au cours de la bataille de Harts River.

Les hommes d'Evans eurent très peu de temps pour récupérer d'une traversée ardue avant d'être envoyés par train vers le nord, à Newcastle. Pour les 63 vétérans du *Strathcona's Horse*, ce trajet de deux jours fut un passage nostalgique à travers une contrée bien connue. Quant à leurs camarades, ils découvrirent pour la première fois Ladysmith, Glencoe, Dundee, Tugela River, Spion Kop et Colenso, autant d'endroits rendus célèbres par les premiers engagements de la guerre. Le contingent trouva moins agréable la mise en quarantaine pour dix jours à Newcastle de l'aile ouest d'Evans, à cause d'une flambée de variole survenue à bord du *Victorian*. Mais, une fois la quarantaine levée, le 2e CMR connut peu de répit.

Les ordres arrivèrent presque immédiatement. Le bataillon devait se rendre dans l'ouest du Transvaal, un des théâtres de guerre encore les plus actifs, pour se joindre à la division du brigadier-général F. Walter Kitchener (le frère du commandant en chef). Trois commandos du général boer De La Rey nuisaient considérablement aux voies de communications britanniques. Plus tôt ce mois-là, un des commandos menés par De La Rey avait piégé

et capturé une force de riposte dirigée par Lord Methuen, le principal officier britannique de la région. À l'issue de cette bataille de Klip River, quatre officiers britanniques et 64 soldats avaient été tués et on comptait 110 blessés et de nombreux prisonniers, dont Methuen lui-même. C'était, plus qu'une défaite, une humiliation qui exigeait revanche.

Quatre divisions, totalisant quelque 16 000 hommes, furent immédiatement envoyées dans l'ouest du Transvaal. La division de Kitchener comprenait trois colonnes, dont une unité de 1 800 hommes dirigée par le colonel S. Cookson, au sein de laquelle les 901 soldats d'Evans avaient été affectés. Au Transvaal occidental, une chaîne de fortins avaient été bâtis d'est en ouest le long de la rivière Vaal, perpendiculairement à un axe nord-sud qui longeait la voie ferrée menant de Kimberley à Mafeking. La division de Kitchener devait balayer ce triangle, rassembler tous les résistants et détruire leurs moyens de subsistance. Les battues devaient commencer immédiatement.

Il fallut cinq jours aux hommes du 2e CMR - deux de marche, un d'attente et deux à bord d'un train - pour atteindre leur camp, trois milles à l'ouest de Klerksdorp, où ils furent intégrés à 4 000 autres soldats de la division de Kitchener. Mais avant même d'atteindre le camp, la présence de francs-tireurs boers et de patrouilles armées à l'horizon leur apprit qu'ils pénétraient dans une région de guerre active. Trois jours

plus tard, le 23 mars, le régiment d'Evans fut appelé au combat dans le cadre d'une grande opération qui devait s'avérer leur seule répétition avant la bataille de Harts River. À partir d'un point de rendez-vous situé à Witpoort Pass, 73 km plus loin, la colonne mobile devait rejoindre les troupes britanniques déployées en arc sur 145 km derrière les lignes boers. Au moment convenu, ils devaient se former en lignes visant à repousser les commandos boers et leurs troupeaux en direction de l'est jusqu'à une rangée de fortins.

La colonne quitta le camp au crépuscule du 23 mars. Elle se déplaça vers l'ouest au pas de trot, chaque cavalier ne transportant qu'une demi-ration (un biscuit et de la viande de conserve), trois kilogrammes d'avoine et 190 cartouches. Les couvertes, capotes, charrettes et ambulances avaient été laissées à l'arrière pour faciliter la mobilité et obtenir un meilleur effet de surprise. Il avait été interdit de fumer, de faire du bruit ou de battre le briquet. Le sol était inégal, buissonneux et constellé de fourmilières et de terriers de lapins où les chevaux trébuchaient malgré la faible lueur de la lune. La vitesse et le secret visés exigeaient que les chevaux et les hommes qui s'effondraient soient laissés sur place.

À 3 heures du matin, les hommes de Cookson étaient en place, attendant leurs ordres. Vers 4 heures 30, juste avant la levée du jour, la battue commença. Les troupes des lieutenants Casey

et Callaghan et celles de Charlie Tryon furent les premières à engager l'ennemi, lorsqu'elles embusquèrent et tuèrent une équipe de trois éclaireurs boers armés. La battue se poursuivit avec diverses interactions. Ainsi, les Canadiens capturèrent un convoi de 100 bestiaux et plusieurs charrettes, faisant à la fois trois prisonniers. À une autre occasion, un cavalier boer fut démasqué alors qu'il tentait de se faire passer pour un Canadien dans un uniforme dont il avait dépouillé un des traîneurs du contingent. Même si l'expédition ne connut qu'une seule perte, un sergent légèrement blessé, quelque 30 chevaux blessés ou épuisés durent être abandonnés en route. Les soldats ainsi démontés étaient habituellement arrêtés et dépouillés de leurs vêtements et équipement par les soldats-fermiers boers cruellement dépourvus de telles ressources. Les captifs étaient alors relâchés, les Boers ne pouvant s'occuper de les garder prisonniers. Ainsi, 22 des Canadiens manquant à l'appel en fin de journée réussirent à revenir au camp, nus ou à peine vêtus. Quant au reste des hommes d'Evans, lorsqu'ils arrivèrent épuisés au camp, ils avaient passé 23 heures en selle et avaient parcouru 80 milles, dont les deux dernières heures sous une intense averse entrecoupée de grêle et d'éclairs. Si éprouvante que fut l'expédition de Witpoort, ce fut la seule expérience de combat du 2e CMR avant la bataille de Harts River.

En fait, rien n'aurait vraiment pu bien préparer les hommes

à ce qui allait suivre. Le vendredi saint, 28 mars, trois jours seulement après le retour de Witpoort, Kitchener ordonna à toute sa division de marcher jusqu'à Driekuil pour y lancer une grande offensive. Quittant Klerksdorp à l'aube, ils campèrent cette nuit-là à Hartebeestfontein. Puis, à 3 heures du matin le dimanche de Pâques, Kitchener envoya les colonnes de Cookson et de Keir mener une mission de reconnaissance sur une distance de 66 kilomètres, qui ne donna aucun résultat. À leur retour, les cavaliers se joignirent au reste de la division à Driekuil, près de la source de la rivière Brak, et campèrent sur «un *kopje* sans arbres et exposé au vent mais facile à défendre en cas d'attaque». Pour rendre aussi efficace que possible la mission de reconnaissance du lendemain contre les commandos actifs dans la région, on sonna le réveil à 1 heure du matin le lundi de Pâques. Les hommes furent tirés de leur sommeil, déjeunèrent hâtivement au clair de lune, empaquetèrent une seule couverture et une ration entière, sellèrent leurs chevaux et quittèrent le camp avant 3 heures du matin, faisant route vers le confluent des rivières Brak et Harts, à 64 kilomètres de là. L'aile gauche du major Cameron servait d'escorte au lent convoi de ravitaillement et de bagages qui accompagnait les deux colonnes, tandis que l'aile droite d'Evans marchait avec le gros des troupes et que Callaghan et ses éclaireurs accompagnaient le *Damant's Horse* à l'avant-garde. Le reste de la division de Kitchener suivit

plusieurs heures plus tard.

Vers 10 heures du matin, deux des éclaireurs de Callaghan, les soldats James M. Todd et Peter Hendrys aperçurent sur le sol des traces de canons boers «à l'ouest et au nord de la colonne». Lancés à la poursuite des Boers, les éclaireurs notèrent des nuées de plus en plus intenses de poussière à l'horizon. Une demi-heure plus tard, ils aperçurent un commando boer d'environ 500 hommes et deux canons, à seulement quelques kilomètres de distance. Callaghan en avisa immédiatement l'avant-garde et reçut la permission de prendre les Boers en chasse. Cookson, qui commandait les deux colonnes, envoya 60 hommes du *Damant's Horse* à l'appui de Callaghan et ordonna au reste de ses colonnes de se porter vers l'avant à l'appui de la poursuite, à l'exception des hommes d'Evans, qui furent envoyés vers l'arrière afin d'aider Cameron à défendre le lourd et vulnérable convoi de ravitaillement.

Lorsque les colonnes de Cookson rejoignirent les hommes de Callaghan, tout était terminé. Les éclaireurs avaient poursuivi leur proie vers l'ouest sur treize à seize kilomètres d'épais boisés. L'arrière-garde boer voyageait vite et, malgré la légèreté de leur bagage, les éclaireurs les suivaient à grand-peine. Enfin, débouchant dans une clairière, ceux-ci commencèrent à gagner du terrain. Au loin, dans un bocage, se trouvait une ferme dont les Boers avaient fait un hôpital.

Convaincus de pouvoir s'emparer du canon, les éclaireurs de Callaghan se précipitèrent vers la ferme. Mal leur en prit car ils tombèrent dans une embuscade, soumis au feu croisé de francs-tireurs boers cachés dans des broussailles de part et d'autre de la ferme. Les éclaireurs eurent beau sauter à bas de leurs montures et riposter, leur nombre était insuffisant. En cinq minutes, tout était fini. Deux des hommes de Callaghan étaient morts, neuf autres étaient blessés et ils avaient perdu quinze chevaux. Les pertes auraient pu être encore plus élevées si la principale colonne de Cookson ne les avait pas enfin rejoints.

Evans s'aperçut que l'avant-garde éprouvait des difficultés «à la vue d'une ordonnance galopant vers l'arrière pour ramener des ambulances». Puis, alors que la colonne soignait ses blessés et s'appêtait à reprendre sa longue et poussiéreuse route, il devint évident que les éclaireurs de Callaghan avaient rejoint un commando beaucoup plus important qu'ils ne l'avaient cru. En effet, les colonnes de Cookson pouvaient maintenant bien voir, amassés sur les crêtes devant eux, un contingent de quelque 2 500 soldats aguerris, «la fine fleur de l'armée boer» ainsi que certains de leurs meilleurs leaders, soit De La Rey, De Wet, Kemp et Van Zuylt. En position de part et d'autre sur les collines entourant la ferme et la rivière Brak, le commando semblait envisager une attaque immédiate. Avec leurs 1 800 hommes, quatre canons et deux canons «pom-pom», les colonnes de Cookson

semblaient une proie facile. D'après Evans, la seule raison pour laquelle les Boers hésitèrent à attaquer immédiatement fut le long convoi britannique «défilant à travers la campagne» et entouré de part et d'autre de soldats canadiens. Les Boers, écrivit-il par la suite, durent croire que le contingent britannique était beaucoup plus nombreux, notamment «parce qu'il était entièrement enveloppé de poussière et qu'il était difficile d'en distinguer les éléments exacts». Par contre, il se peut aussi que les Boers aient simplement attendu un moment et un endroit plus favorables et, notamment, l'arrivée des convois britanniques. Si c'était le cas, ils n'eurent pas à attendre longtemps.

Comme il était proche de sa destination, près du confluent des rivières Brak et Harts, Cookson décida de s'arrêter et d'attendre les convois. Ainsi que cela se produisit trop souvent au cours de cette guerre, le choix du site, par Cookson, s'avéra très infortuné : «un petit espace découvert dans une vallée proche de la rivière Klein Harts», entouré de collines et comprenant deux fermes distantes de 600 mètres, de part et d'autre d'un ruisseau. La ferme Boschbult était la plus éloignée des deux fermes. De façon encore typique, la colonne eut le tort de ne pas compléter des travaux de défense adéquats, reconnaître les collines environnantes, creuser des tranchées et tendre des fils de protection. Il se peut que Cookson n'ait vu là qu'un

site temporaire où attendre l'arrivée des convois. Quel qu'ait été son raisonnement, ce fut un choix inconsidéré. De plus, il ne posta qu'un écran externe de gardes sur les flancs droit et gauche du camp et se contenta de deux troupes de cavaliers pour la garde du transport situé à l'arrière du camp. Quant à l'arrière-garde, elle comprenait des détachements des 17e, 27e et 28e *Mounted Infantry*, du *Damant's Horse*, des *Kitchener's Fighting Scouts* et du *Royal Horse Artillery*, soit pas plus de 200 hommes au total, munis de quatre canons et de deux «pom-pom». Quant au reste des soldats, ils dînèrent, nourrirent leurs chevaux et se reposèrent. Comme l'écrivit plus tard le caporal A.E. Hilder : «Personne (...) ne se sentait en danger immédiat.»

À l'extérieur du camp, les troupes boers s'échelonnaient sur plus de six kilomètres. À cette étape de la guerre, les convois étaient sans doute devenus leur principal objectif, vu leur pénurie chronique de ravitaillement et de provisions. Deux heures plus tard, dès que les dernières charrettes eurent atteint le camp et que les Boers eurent une meilleure idée des effectifs britanniques, ils passèrent à l'attaque. Les Britanniques tendirent aussitôt des fils entre leurs charrettes et commencèrent, un peu tard, à creuser des tranchées et à tendre des fils de protection.

Après quelques escarmouches pour évaluer les réactions des assiégés, les Boers déclenchèrent, à partir du sud-ouest, un tir

de barrage d'artillerie, de «pom-pom» et de fusils contre le flanc gauche du campement britannique. Le tir de riposte de l'artillerie britannique s'avéra moins intense, du moins pendant la première heure, tant que durèrent les munitions des Boers. Cependant, malgré sa puissance de feu supérieure - dont un canon de 12 livres dérobé à Lord Methuen -, l'artillerie boer causa très peu de dommages faute de portée et de munitions de qualité. Mais ce tir de barrage eut pour effet de couvrir plusieurs attaques de fusiliers à cheval contre le flanc gauche affaibli des Britanniques. Il réussit surtout à semer pour un temps la panique parmi les conducteurs autochtones et leurs chevaux et mules, à l'intérieur du camp assiégé. Plusieurs conducteurs attelèrent leurs équipages et tentèrent de fuir en travers des lignes anglaises. Durant la confusion qui s'ensuivit, les Britanniques durent cesser leur tir le temps d'enrayer la désertion et de reprendre le contrôle de la situation. Les plus audacieux des francs-tireurs boers en profitèrent pour mener leurs attaques les plus soutenues et les plus meurtrières contre le camp anglais. Dans la mêlée, certaines sections de l'infanterie montée situées sur le périmètre externe des défenses britanniques se trouvèrent coupées du reste du contingent. D'autres entamèrent un repli.

Lorsque l'artillerie boer se tut, vers 15 heures, leurs fusiliers à cheval attaquèrent de toutes parts. Ils en vinrent à

concentrer leur feu sur la partie avant du camp britannique où étaient parqués les convois et qui «n'offrait d'autre protection que celle des charrettes». Les Britanniques y avaient rapidement installé quelques fils de protection, dans l'éventualité d'une tentative de prise du camp par les Boers. Convaincus de pouvoir s'emparer du campement britannique, ceux-ci chargèrent à sept reprises, galopant en cercle, tirant de cheval en un véritable rodéo et s'approchant «jusqu'à deux cent mètres avant d'être repoussés par nos fusils». Puis les Britanniques, qui venaient d'achever une ligne de défense intérieure de tranchées et de fils de protection, donnèrent aux défenses extérieures affaiblies l'ordre du repli. Au cours de cette délicate opération, les Boers réussirent à franchir le flanc gauche des défenses britanniques, prenant de court l'arrière-garde qui retraits en panique vers la sécurité du camp principal.

Un des gestes les plus héroïques des Canadiens eut lieu pendant cet assaut final et victorieux des Boers contre l'arrière-garde britannique, à laquelle deux troupes du 2e CMR avaient été affectées dès l'arrivée laborieuse au camp de la dernière charrette du convoi. Le lieutenant Bruce Carruthers et les troupes 3 et 4 de l'Escadron E, comprenant surtout des soldats torontois et ayant servi d'arrière-garde au convoi, avaient jugé plus utile de demeurer sur place et d'attendre des ordres plutôt que d'accompagner les charrettes du convoi jusqu'à

la ferme Boschbult. Ne recevant aucunes directives, le sergent John Campbell Perry se rendit au camp pour demander des ordres. Là, le capitaine F. Church, adjudant du régiment, intima à la troupe de Carruthers de «demeurer sur place jusqu'à ce qu'on la relève», ordre auquel l'unité obéit implicitement malgré son coût atroce.

Peu après le retour du sergent Perry, les Boers attaquèrent de nouveau en masse le flanc gauche et l'arrière-garde britanniques. Prise entre deux feux, l'infanterie montée britannique dirigea quelque 125 hommes sur le flanc gauche, là où la pression semblait la plus intense, en ne laissant que 75 hommes à l'extrême-droite pour faire face à un nombre croissant d'attaquants. Pour combler cette brèche, Carruthers, accompagné de 21 de ses hommes, prit position sur la gauche des 75 fantassins montés. Le sergent Devin Williams Hodgkin, qui avait déjà servi en Afrique du Sud avec le *Royal Canadian Regiment*, prit position avec un groupe plus restreint de Canadiens à mi-chemin entre Carruthers et l'infanterie montée.

C'est à ce moment-là, vers 15h30, que le flanc gauche de l'infanterie montée commença à reculer. Il est difficile de déterminer si cette retraite eut lieu par choix ou par nécessité. Elle se fit en ordre mais laissa l'arrière-garde isolée et exposée au feu ennemi. Comprenant la vulnérabilité des Britanniques, les Boers fondirent sur eux, confiants de pouvoir

emporter la position. Surclassée et manquant de munitions, l'arrière-garde britannique prit panique et s'enfuit, traversant directement les lignes canadiennes. Certains des hommes de Hodgkin prirent également la fuite. Dès que ses propres hommes commencèrent à vaciller, Carruthers décida, comme le lieutenant R.E.W. Turner à Liliefontein, d'enrayer la déroute. Sautant à bas de sa monture en s'écriant "Jusqu'au bout!", il fit lui-même face aux assaillants. Il abattit le premier des Boers à quinze pas d'un coup de revolver. Avec l'aide de Perry, du caporal J.S. Wilkinson, du caporal suppléant John Charles Bond - un vétéran de l'artillerie du second contingent canadien - et du soldat S. McCall, Carruthers rallia ses hommes, les fit descendre de cheval et les groupa en demi-lune, face à l'ennemi. Hodgkin fit de même, ordonnant à environ dix de ses hommes de faire face à pied aux attaquants. Allongés dans les hautes herbes, les Canadiens maintinrent un feu nourri, forçant les Boers à s'abriter derrière un rideau d'arbres.

Toutefois l'issue de l'affrontement ne fut jamais en doute, face à certains des plus habiles et expérimentés des francs-tireurs boers et compte tenu du peu de protection offert par l'herbe et les faibles replis du terrain. La bataille fut tout de même féroce et soutenue. Elle prit fin lorsque les Canadiens furent à bout de munitions; dix-sept d'entre eux étaient blessés ou morts. Bien que lui-même blessé, Perry combattit jusqu'à ce

qu'il tombe, mortellement frappé. De même, le caporal Wilkinson, blessé au torse et à un bras (qui dut finalement être amputé), combattit «jusqu'à ce qu'il reçoive une balle dans l'oeil; il lança alors dans l'herbe la culasse de son fusil afin de le rendre inutilisable par l'ennemi.» Le soldat John A. Minchin, atteint de six blessures dangereuses, en fit de même. Le soldat Charles Napier Evans, qui combattait aux côtés de son frère, fit preuve d'autant de courage. Bien que «mortellement blessé au ventre, il épuisa ses munitions, saisit une autre bandoulière, en épuisa les balles et, au moment de l'assaut final des Boers, brisa son fusil pour le rendre inutilisable». Evans mourut peu après avoir été ramené au camp. Le commandant du 2e CMR exagérait à peine lorsqu'il écrivit : «La splendide résistance du groupe du lieutenant Carruthers, effectuée à découvert et en désavantage accablant, méritait des plus hautes traditions de l'histoire du Canada et de l'Empire.»

La bataille générale perdura encore une heure. Sur le flanc droit, quelque 200 Canadiens, postés dans des tranchées improvisées, subirent un feu nourri lorsqu'un groupe de Boers chargèrent à partir d'un champ de maïs situé à environ cinq cent mètres. Même si cette attaque boer échoua, les fusiliers canadiens auraient pu mettre beaucoup plus à mal leurs assaillants si on avait pris de la peine de les entraîner au tir de leurs fusils avant le conflit, ne fût-ce que de façon

rudimentaire. Lorsque les sous-officiers eurent fini de courir le long des lignes «au mépris du danger d'être touchés, pour dire à chaque soldat de hausser son guidon à 500 mètres», les Boers avaient déjà été repoussés, notamment grâce à l'aide d'un «pom-pom» britannique. À un autre endroit, situé près de la ferme, d'autres Canadiens défirent facilement un assaut contre leur position. Aux environs de 17 heures, le tir des Boers commença à faiblir, puis il cessa, peut-être faute de munitions. Quant aux Britanniques, convaincus que les Boers reprendraient leur attaque au cours de la nuit ou tôt le lendemain matin, ils réparèrent et améliorèrent leurs défenses et se préparèrent à une nuit bien peu confortable.

De leur côté, un groupe isolé mais héroïque des hommes de Carruthers venaient d'entamer une longue et improbable lutte pour leur survie. Au cours de la bataille, cinq soldats s'étaient trouvés isolés du reste des troupes de Carruthers : c'étaient Albert Brace, John George Cline, Thomas Bertrand Day, Harry C. Minett et R.C. McCall, ainsi que leur caporal, W.A. Knisley, un des héros de Lilliefontein. Voyant leur propre position entourée, ils décidèrent de revenir à Klerksdorp par leurs propres moyens. Encouragés par une première journée de route sans encombre, ils continuèrent toute la nuit, ne s'arrêtant qu'une heure ou deux à chaque étape pour se reposer et donner aux chevaux leurs dernières rations. De plus en plus affamés et épuisés, les

hommes firent encore route sans difficulté le lendemain, jusqu'à ce qu'ils rencontrent un groupe de Boers, vers 16 heures. S'abritant dans un champ de maïs, les Canadiens éloignèrent leurs poursuivants de quelques tirs. Mais dès leur sortie, ils subirent l'assaut d'un groupe accru et plus persistant de Boers. Ils durent se réfugier dans un enclos de moutons (*kraal*), d'où ils combattirent jusqu'à la tombée de la nuit. Profitant de l'arrivée de pluies torrentielles et au mépris de leur condition physique et stratégique, les hommes muselèrent leurs chevaux et arrivèrent à s'échapper du *kraal* en contournant sur dix kilomètres les veilleurs boers. Puis, ils remontèrent à cheval et continuèrent leur route sous la pluie, jusqu'à ce que l'épuisement leur impose une halte. Mais ils n'avaient réussi qu'à gagner du temps.

Le jour suivant, soit le 2 avril, les Canadiens, de plus en plus conscients de leur situation désespérée, adoptèrent une position de défense sur un *kopje* voisin, où ils bâtirent une longue rangée d'épaulements de pierres et se préparèrent à un affrontement final avec leurs poursuivants. Quelques heures plus tard apparurent huit éclaireurs Boers, suivis peu après et plus loin par un détachement plus nombreux. Les fuyards retinrent leur tir jusqu'à ce que les éclaireurs soient bien à leur portée. Lorsque deux d'entre eux tombèrent sous les balles des Canadiens, cinquante autres Boers entrèrent dans la bataille. Répartis de

loin en loin, les Canadiens se criaient des conseils et des encouragements, tout en continuant à faire feu. Les six hommes réussirent ainsi à retenir leurs opposants durant cinq heures. Lorsque les munitions manquèrent enfin, le caporal Knisley et le soldat Day étaient tous les deux morts d'une balle à la tête. Les quatre autres soldats demandèrent le cessez-le-feu et se rendirent. Ils avaient fait preuve d'une résistance, d'un courage et d'une ingéniosité vraiment remarquables. Le colonel Evans qualifia leur équipée de «haut fait de courage et de dévouement qui perdurera dans l'histoire du régiment».

Les premières dépêches annonçant la disparition de Day et Knisley, puis leur décès, suscitèrent un reportage fantaisiste et morbide qui fut repris dans l'ensemble de la presse canadienne. Selon les reportages, les deux hommes avaient été cruellement assassinés par les Boers, dépouillés de leurs vêtements et la Médaille de conduite distinguée de Knisley avait été clouée à son cadavre. Il n'en était rien. Au contraire, les Boers, qui s'avéraient fréquemment de généreux adversaires, n'avaient pas démenti de cette attitude honorable. Impressionnés par la résistance des Canadiens, aussitôt les survivants désarmés, ils les avaient félicités pour leur courageuse défense et leur avaient expliqué, dans le peu d'anglais qu'ils connaissaient, que c'était pour défendre leurs foyers qu'ils combattaient. Un des survivants, Bert Brace, a rapporté que les Boers s'étaient

ensuite agenouillés avec les Canadiens au moment de la mise en terre de Knisley et Day, qu'on avait déshabillés vu le manque désespéré de vêtements des Afrikaners. Quant à la Médaille de conduite distinguée de Knisley, remportée à Lilliefontein et épinglée à sa tunique avec le ruban d'Afrique du Sud de la reine Victoria, les Boers les avait simplement laissés enterrer avec le corps.

Puis, les Boers prirent les habits des survivants, leur remirent un sauf-conduit et les laissèrent poursuivre leur route. Deux jours et quatre-vingts kilomètres plus loin, les quatre hommes affamés, épuisés et presque nus, atteignirent Klerksdorp où ils furent immédiatement admis à l'hôpital pour récupérer de leur exode de cinq jours. Une fois suffisamment remis, Brace et les autres retournèrent poser une pierre tombale sur les sépultures de leurs camarades.

Evans fit également l'éloge de son état-major régimentaire et du 10e Hôpital de campagne canadien, qui accompagnait la colonne. D'un poste de soins installé à l'arrière de la ferme Boschbult, le personnel médical avait traité quelque 200 blessés, dont certains en état critique. Pendant la bataille, ils avaient subi «un tir de fusils égal et un tir d'artillerie supérieur à tout le reste du camp». De fait, ils étaient si rapprochés des combattants que «l'un des patients fut tué pendant qu'on soignait sa blessure et plusieurs autres soldats furent blessés de

nouveau». Vingt obus tombèrent à moins de dix mètres de l'ambulance et quatre des mules de l'hôpital de campagne furent tuées.

Malgré tout cela, le personnel médical canadien travailla tout au long de la nuit sauf une pause d'une heure, sans manger rien de plus qu'un biscuit, de la viande et du thé. Le lieutenant-colonel Evans accorda une mention particulière à quatre d'entre eux : le chirurgien-major J.A. Devine, le chirurgien-major H.R. Duff, le lieutenant A.H. Roberts et le soldat P.H. Kelly. Devine était le médecin principal intérimaire tandis que Kelly n'était qu'un infirmier temporaire. Quant à Roberts, qui s'était illustré comme soldat à Liliefontein, le *Royal Army Medical Corps* avait retenu ses services et il était revenu en Afrique du Sud où il avait retrouvé certains de ses anciens camarades des *Dragoons*.

Le personnel de l'hôpital ne fut pas seul à aider les blessés. Vu ses limites, le nombre de patients et la pluie glaciale et torrentielle qui fit suite à la bataille, l'équipe fit appel à toutes les ressources disponibles. George A. McBeth, un soldat qui avait servi au sein des *Royal Canadians*, brava le feu ennemi pour aider Carruthers à emmener les blessés jusqu'à l'abri tout relatif de l'hôpital. La confusion donna lieu à des décisions malheureuses et à des erreurs. Par exemple, le caporal Wilkinson, qui avait combattu si courageusement avec le groupe de

Carruthers et avait reçu de graves blessures au bras et à l'oeil, fut pansé sommairement et laissé sous la pluie dans un trou circulaire aménagé pour les blessés. De fait, les infirmiers qui l'avaient traité ne s'attendaient pas à ce qu'il survive. Mais un de ses amis, le soldat William Chamberlain Warren, l'y découvrit à demi-inconscient; il le recouvrit et s'occupa de lui toute la nuit, lui faisant boire le bouillon d'un poulet dérobé dans la charrette de ravitaillement des officiers.

Cependant l'héroïsme des Canadiens leur avait coûté terriblement cher. Treize hommes avaient été tués ou allaient succomber à leurs blessures, soit un sergent, trois caporaux et neuf soldats. Sept des hommes tués étaient de la même troupe, tous originaires de l'Ontario. On remarquait parmi eux un athlète de 23 ans et pesant 84 kilogrammes, le caporal Alfred W. Sherritt, comptable à Brantford et fils d'un pasteur de l'Église d'Angleterre. Champion canadien de vélo, il avait représenté le Canada à une compétition internationale tenue à Vienne en 1898. Quarante autres hommes avaient été blessés, y compris trois officiers, six sergents, deux caporaux et 29 soldats. On comptait sept blessés «dangereux», trois blessés «graves», neuf blessés «sévères» et 21 blessés «légers». En résumé, les Canadiens avaient subi 53 des 164 pertes du contingent britannique, dont 17 au cours de la résistance courageuse, bien que sans doute irréfléchie, menée par Carruthers. Toutes sauf

quatre des pertes de vie du bataillon avaient eu lieu durant les trois heures qu'avait durées la bataille. A l'exception de la bataille de Paardeberg ces pertes se révélèrent les plus élevées de toutes celles menées par les Canadiens en Afrique du Sud. Les Canadiens perdirent également 121 chevaux et 22 mules à Harts River.

Lorsqu'il apparut clairement que les Boers ne reprendraient pas leur attaque, chaque unité enterra ses morts. On creusa dans le jardin de la ferme Boschbult, près de la route de Hartebeestfontein, une grande fosse destinée aux restes des huit Canadiens tués. C'est là qu'Evans lut le service funèbre devant tout le bataillon et sous une pluie battante, tandis que huit cadavres indistincts sous des couvertures militaires étaient couchés côte à côte dans la large tranchée boueuse et qu'un clairon jouait la sonnerie aux morts. Huit petites croix furent disposées en rang à la tête de la tombe et l'on plaça au centre du lot une pierre tombale grossièrement taillée. Sur cette pierre trouvée dans la toiture de l'abri des charrettes, le soldat Warren, sauveteur du caporal Wilkinson, avait taillé à la baïonnette et au canif la phrase suivante : «En souvenir des membres du *Canadian Mounted Rifles* tombés ici au champ d'honneur le 31 mars 1902». L'effigie d'une feuille d'érable surmontait l'inscription. On enterra au pied de la stèle une bouteille contenant la liste des morts ainsi que leur position respective

dans la fosse.

À peine les disparus étaient-ils en terre qu'on vit apparaître une version officielle et «améliorée» de la bataille, destinée à présenter sous le meilleur jour possible l'armée britannique. Cette version débuta par la dépêche officielle de Lord Kitchener, à ne pas confondre avec son frère qui avait donné l'ordre de l'expédition et dont Lord Kitchener utilisa les renseignements pour composer sa dépêche. D'après cette dépêche, Cookson avait mené la bataille en mouvement, inférieur en nombre mais en manoeuvrant mieux que les Boers pourchassés. Une fois forcées d'adopter une position défensive, les troupes de Cookson s'étaient immédiatement retranchées et avaient imposé un cessez-le-feu à des assiégeants de loin supérieurs. Kitchener monta en épingle les Canadiens, les présentant comme ayant «subi les plus lourdes pertes», et les félicita pour «leur bravoure et leur ténacité extrêmes», concluant qu'on avait «rarement assisté à de plus belles instances d'héroïsme dans l'ensemble de la campagne».

D'autres comptes rendus imprimés à l'époque embellirent encore plus la situation. À y croire, les éclaireurs de Callaghan auraient pourchassé l'arrière-garde du commando boer sur 15 kilomètres «dans les boisés et les broussailles de la région», combat qui aurait forcé Cookson à une bataille rangée immédiate dans la plaine. Les Britanniques auraient infligé de telles pertes à leurs opposants et les auraient tant démoralisés

que les soldats boers auraient refusé de poursuivre le combat, malgré les supplications de leurs leaders. En dépit de ces envolées d'imagination et des références flatteuses de Kitchener au rôle joué par les Canadiens, ceux-ci ne furent pas dupes de la version officielle et de ses paraphrases, bien que les journaux reprissent cette interprétation et qu'elle fut bientôt consignée à la volumineuse *Times History of the War in South Africa, 1899-1902*.

En fait, la bataille avait été, du début à la fin, une série de gaffes monumentales, en raison d'erreurs de planification, de préparation, de soutien, de renseignement et de communications. Le site choisi par Cookson, son défaut d'envoyer des éclaireurs dans les collines environnantes et sa négligence à réaliser plus vite des ouvrages de défense plus complets avaient été irréfléchis et stupides, une véritable invitation au désastre. Ce n'est qu'après l'accalmie du feu des Boers, vers 17 h, que Cookson ordonna de terminer les travaux de défense, et ce uniquement par crainte d'une nouvelle attaque des Boers au cours de la nuit ou le lendemain matin. C'est seulement à ce moment-là que les tranchées furent complétées et le camp entouré de fils de protection. Malgré la sagesse de ces précautions, le désastre avait déjà eu lieu. De plus, si les Boers n'attaquèrent pas le lendemain matin, c'était sans doute plus par crainte de l'arrivée des hommes de Kitchener qu'en raison de l'efficacité des défenses

de Cookson.

Le contingent avait souffert de l'imprécision du tir du contingent britannique, notamment de celui des Canadiens inexpérimentés. Le caporal A.E. Hilder déplora par la suite le manque d'entraînement des hommes au tir des fusils. Même si le 2^e CMR comptait de nombreux vétérans, certains d'entre eux n'avaient par pratiqué, tandis que d'autres n'avaient pas la moindre expérience et n'avaient pas ou presque pas subi d'entraînement depuis leur enrôlement. Si les hommes «avaient été entraînés à tirer leur fusil, écrivit-il, bien peu des ennemis qui chargèrent notre camp auraient échappé à nos balles». Au lieu de cela, beaucoup des «soldats tirèrent à guidon fixe, et toutes nos balles tombèrent aux pieds de l'ennemi».

Enfin, il faut noter la décision presque inexcusable prise par Kichener dont la division, stationnée à Driekuil, n'intervint pas dans la bataille et ne s'y présenta que près de 24 heures plus tard. Après tout, la position des colonnes de reconnaissance de Cookson ne faisait aucun mystère; on en avait décidé depuis longtemps. Selon le programme convenu, le reste de la division devait «suivre à quelques heures de distance et camper à une distance raisonnable» de cet emplacement. Le tapage d'une bataille de trois heures aurait dû suffire à indiquer que les hommes de Cookson éprouaient pour le moins certaines difficultés. De toute façon, la déroute des survivants du 28^e

Mounted Infantry rendit cette conclusion évidente. Mais lorsque ces hommes réussirent à revenir au camp de Kitchener, à Driekuil, 32 kilomètres plus loin, et «lui rapportèrent que notre colonne avait été sectionnée et capturée», on refusa de donner entièrement foi à leur rapport.

Chose plus grave encore, peu d'efforts furent consacrés à établir la véracité de ce compte rendu. Une fois la nuit tombée, un officier de renseignement de Cookson, accompagné d'un guide autochtone et du sergent Altman Lee, un vétéran du *Strathcona's Horse*, tenta de rejoindre la division de Kitchener. Mais ils rencontrèrent sur la route un groupe important de Boers qui abattirent le cheval de Lee, ce qui les força à retourner au camp. La démarche s'avéra plus ardue que prévu. Alors que les hommes arrivaient à leur propre camp, une sentinelle trop nerveuse les interpella et, faute d'obtenir une réponse assez rapide, elle tira sur eux, tuant le guide autochtone.

Pendant ce temps, les hommes de Cookson, affamés et épuisés, n'ayant qu'une couverture détrempée et pas de manteau pour se protéger, montèrent la garde dans la boue des tranchées, et ce jusqu'au matin. Ils se montrèrent si prudents que, lorsqu'une colonne de la division de Kitchener, dirigée par le lieutenant-colonel H.S. Rawlinson, arriva enfin au camp le lendemain midi, celle-ci ne fut reconnue qu'après un échange très vigoureux de signaux et de coups de feu avec les éclaireurs de Rawlinson.

Lorsqu'ils furent enfin admis au camp, Kitchener, qui accompagnait Rawlinson, fit l'éloge des travaux de défense du camp, vanta le courage de ses défenseurs et chercha à consoler les hommes de leurs pertes. Ces nobles sentiments arrivaient bien trop tard pour peser dans la balance. Le moins qu'on puisse dire est que les communications de Kitchener avaient beaucoup laissé à désirer.

Evans faisait face à une tâche bien plus ardue : comment restaurer la confiance des hommes démoralisés par leurs pertes? Ses dépêches firent grand état de leur courage, soulignant notamment la contribution du lieutenant Carruthers, du sergent Perry, du caporal Knisley et des soldats Day et Evans. Il fit valoir à Kitchener le travail assidu et zélé de ses officiers, par exemple le lieutenant R.H. Ryan qui, malgré une blessure, retourna au front le bras bandé et y resta jusqu'à la fin de l'engagement. Les soldats P.H. Kelly, J.C. Bond et G. McBeth furent promus au grade de caporal pour «bravoure éminente devant l'ennemi», tandis que le caporal J.A. Wilkinson fut nommé sergent.

Mais le défi le plus difficile que rencontraient maintenant les Canadiens était de trouver une façon de retourner au camp de leur division à Driekul, où leurs camarades attendaient anxieusement de leurs nouvelles. Lorsque Kitchener eut terminé son repas du midi, servi par l'état-major régimentaire canadien,

les hommes entamèrent un lent et pénible itinéraire de 32 kilomètres sous la pluie, ralenti par le fréquent enlèvement des charrettes. Le convoi avançait si lentement qu'ils durent passer la soirée à découvert, sans autre protection que leurs serviettes de selle détrempées. L'ondée cessa un peu plus tard et on réveilla les hommes pour leur ordonner de remonter en selle. Ils arrivèrent à Driekuil vers 3 heures du matin, le 2 avril. Durant ce temps, leurs camarades blessés attendaient «sous la pluie battante... ou dans une ferme boer, derrière les lignes ennemies, que les Boers avaient transformée en hôpital. Les femmes étaient loin de se montrer aimables. Quant aux jeunes Boers, ils essayaient parfois de s'emparer des vêtements des soldats malgré l'intervention des *burghers* plus âgés.»

Le reste du séjour du 2e CMR en Afrique du Sud fut beaucoup moins mouvementé, bien que les hommes ne restèrent pas inactifs, du moins pendant les six premières semaines. Aussitôt asséchés, reposés, rhabillés et dotés de nouveaux chevaux, les Canadiens furent affectés à l'escorte de convois et participèrent à deux battues importantes mais dénuées de surprises. La première les amena dans la région de Hartebeestfontein et de Wildebeestfontein du 23 avril au 2 mai, où ils passèrent neuf jours à brûler l'ensemble des récoltes, ne laissant que des cendres sur leur passage. Puis ils participèrent à une immense battue de 10 000 hommes menée de Klerksdorp à Vryburg, détruisant

les récoltes et repoussant les troupeaux jusqu'aux lignes de fortins construits entre la rivière Vaal et Mafeking.

Au moment du retour des Canadiens à Klerksdorp, le 22 mai, les nouvelles des négociations de paix créaient une atmosphère de carnaval. Les tensions des derniers mois semblaient disparues. Les hommes négligeaient leurs fonctions militaires, se défilèrent des corvées d'étable, visitaient des connaissances, organisaient des matchs sportifs et faisaient tous les soirs du camp «un véritable Monte-Carlo». Cette atmosphère se poursuivit après l'armistice, alors que les hommes attendaient de connaître la date de leur retour. Toutefois, des officiers de recrutement parcouraient le camp, cherchant à persuader les hommes de rester en Afrique du Sud au sein du personnel civil. En fin de compte, quatre officiers et 99 soldats du 2e CMR acceptèrent de demeurer sur place. C'est donc un bataillon réduit à 692 personnes qui appareilla de Durban le 27 juin sur le spacieux mais sale *Winifredian*. Le voyage de retour à Halifax dura 24 jours. On les y accueillit en même temps que les hommes des trois derniers contingents canadiens, recrutés trois mois après le 2e CMR mais arrivés en Afrique trop tard pour participer au conflit.

Au Canada, c'est par un bulletin de nouvelles arrivé à New York qu'on avait d'abord appris la nouvelle de la bataille de Harts River. Le gouverneur général avait immédiatement télégraphié au *War Office* pour plus de renseignements. Des

milliers de Canadiens se pressèrent devant les panneaux d'affichage de nouvelles, attendant des détails avec anxiété. Le jour suivant, tous les grands journaux élaborèrent à partir de la dépêche officielle de Kitchener, mais ce n'est que deux jours plus tard que les listes complètes des pertes canadiennes parurent en frontispice des journaux urbains du pays. Jamais depuis Paardeberg, déplora le *Globe* de Toronto, «les télégrammes n'ont apporté au pays des nouvelles à la fois aussi glorieuses et désolantes». L'expression subséquente de fierté publique et de désolation privée raviva «l'intérêt traditionnel à l'endroit de la guerre» et facilita le recrutement des derniers contingents canadiens.

Les médias canadiens citèrent avec complaisance la longue liste de télégrammes de félicitations envoyés par les Chamberlain, Roberts et Aberdeen, ainsi que les dépêches flatteuses de la presse britannique. Ils reprirent également une comparaison désobligeante établie par le *Sun* de New York entre la bravoure des Canadiens et «la grossièreté australienne», allusion au procès et à la condamnation récents des lieutenants Harry Harbord «Breaker» Morant et Peter Joseph Handcock. On cita également la lettre au *Times* de sir Cavendish Boyle, gouverneur de Terre-Neuve, où celui-ci signalait la bravoure du soldat Charles Napier Evans. À la Chambre des communes, les députés écoutèrent en silence la lecture des tristes nouvelles par le

ministre de la Milice et de la Défense, F.W. Borden, qui avait perdu son fils unique dans un engagement précédent. Il conclut ses brèves remarques en notant simplement : «Les Canadiens consolident la réputation qu'ils ont déjà méritée en Afrique du Sud et ils continuent à préférer la mort à la reddition.»

Le geste de Carruthers frappa l'imagination de beaucoup de gens. Sir Richard Cartwright déclara de son concitoyen distingué et fidèle partisan libéral que «pas un soldat dans les annales de l'histoire n'avait fait preuve d'une plus grande bravoure». Le lieutenant E.P. Palmer avait écrit à sa famille qu'on avait compté 14 trous de balles dans les vêtements de Carruthers, une anecdote que le *Standard* de London répéta embellie. Le journal raconta que, lorsque le «jeune» lieutenant Carruthers avait été «fait prisonnier, certains des Boers voulaient l'abattre immédiatement, mais ils en avaient décidé autrement, jugeant que c'était un homme trop brave pour mériter pareille mort». À son retour à Kingston, Carruthers fut accueilli en héros et ses concitoyens lui remirent, ainsi qu'au chirurgien-lieutenant Duff, des sabres d'honneur. De simples citoyens, comme M. John A. Ewan, firent immédiatement de leurs sentiments des poèmes; dans une envolée de treize strophes à la Kipling, intitulée «Little Hart River», Ewan écrivit :

«Donnons-y, les gars!», s'écria Carruthers,

Et les fusils firent écho à sa voix
Alors que le peloton décimé de ses frères
Réglèrent leur guidon à deux cent mètres.

Mais la dernière fusillade stoppa presque l'ennemi,
Ils titubèrent, firent halte, puis enfin volte-face,
Johnny dit en un souffle : «On les a arrêtés»
Et bascula au sol où il s'agenouillait.

Ils acceptèrent la mort, mais non la reddition,
Ils ne pouvaient souiller le nom du Canada.
Et nous qui survivons nous souviendrons toujours
De leur geste, de leur mort et de leur renommée.»

D'autres collectivités firent honneur à leurs héros. À Port Hope, en Ontario, les écoliers de la ville recueillirent des fonds pour commissionner un portrait d'Evans, dévoilé par sir Frederick Borden, récemment ennobli, le 31 octobre 1902. À Cayuga, en Ontario, on érigea une statue de Knisley en commémoration des hommes du comté de Haldimand qui avaient servi dans la Guerre sud-africaine. Indéniablement, la bataille de Harts River avait captivé l'imagination populaire mieux que tout autre engagement canadien à l'exception de l'affrontement de Paardeberg.

Les vétérans du 2e CMR continuèrent durant des années à se réunir chaque année le 31 mars, en nombre toujours décroissant, à l'occasion du «banquet Boschbult». Avec ses menus de luxe imprimés et ses artistes invités, cet anniversaire rivalisa un temps avec celui de Paardeberg. Les vétérans de Harts River y voyaient l'occasion de refaire connaissance, de se souvenir des absents, de rendre honneur aux victimes de la bataille et de se divertir en échangeant des mementos. C'était également une occasion de célébrer la compétence, l'endurance et le courage des forces armées canadiennes en se retrempant dans le récit de ses hauts faits. Ils y affirmaient leur foi à l'endroit de l'image de la Milice et leur soutien au principe de l'autonomie militaire canadienne, des sentiments qui devaient entraîner beaucoup d'entre eux et de leurs successeurs dans un nouveau conflit encore plus meurtrier.

Remerciements

La photo reproduite à la page 26 nous a été fournie à titre gracieux par Haldimand Press. Les autres photos sont une gracieuseté des Archives nationales du Canada. La carte reproduite à la page 10 a été préparée pour cette monographie par M. William Constable. La version française fut vérifiée par Jean Pariseau.

Pour en savoir plus

Le public intéressé à un compte rendu plus détaillé des hauts faits du 2e Bataillon du *Canadian Mounted Rifles* en Afrique du Sud est invité à consulter le chapitre 26 de mon ouvrage *Painting The Map Red: Canada and the South African War*, McGill-Queen's University Press, Montréal, 1993. Malheureusement, il n'existe en imprimé que peu d'autres comptes rendus secondaires de cette importante bataille. Les exceptions sont les suivantes : *The Times History of the War in South Africa*, vol. 5, Londres, sous la direction de L.S. Amery, 1907; *Organization of Military Museums of Canada Bulletin*, vol. 3, 1974, pp. 39-50; *We Still Call Him Bruce: A Pictorial History of Major Bruce Carruthers the Founder of the Royal Canadian Corps of Signals*, E.A. Sketcher, 1988; et *The Canadian Annual Review of Public Affairs*, sous la direction de Castell Hopkins, Toronto, 1903.

Le meilleur et plus accessible des comptes rendu primaires de cette bataille est le suivant : Canada, Document parlementaire No 35a, (1903) «Extrait du journal d'état-major», Annexe A. Plusieurs quotidiens et hebdomadaires canadiens ont publié des rapports détaillés mais parfois inexacts sur le conflit; voir notamment le *Globe* de Toronto (4 avril 1902) et le *Journal* d'Ottawa (8 avril 1902). On trouvera également des

renseignements utiles dans les collections suivantes des Archives nationales à Ottawa: les Devin McKormick Papers, les A.E. Hilder Papers (notamment ses Mémoires manuscrits, «Comrades All») et les Charles Rooke Papers.

Les personnes intéressées à une recherche plus générale touchant la participation du Canada à la Guerre sud-africaine sont invitées à consulter les articles suivants : Carman Miller, «Research Resources on Canada and the South African War», *Archivaria* 26, (Summer, 1988), pp. 116-121, et Roy MacLaren, «Canada's Boer War Literature», *Canadian Notes & Queries*, 43, (Winter, 1990), pp. 19-20.

SÉRIE DES BATAILLES CANADIENNES

Fred Gaffen, éditeur

1. Tenir bon : la bataille de Châteauguay
par Victor Suthren
2. Les Canadiens à Paardeberg
par Desmond Morton
3. La Percée de la Ligne Hindenburg
par John Swettenham
4. Le Petit Blitz
par Hugh A. Halliday
5. Ortona : Noël
par Fred Gaffen
6. Corée 1951 : deux batailles canadiennes
par James R. Stone et Jacques Castonguay
7. La bataille de Saint-Denis -1837
par Elinor Kyte Senior
8. Une bataille de nuit : Stoney Creek, 6 juin 1813
par G.F.G. Stanley
9. Jusqu'au bout : la bataille de Harts River (1902)
par Carman Miller
10. Batailles de Ridgeway et de Fort Erie, 1866
par Herewood Senior
11. La bataille de Moraviantown - 5 octobre 1813
Par Robert S. Allen
12. La bataille des forts de Chignectou, 1755
par Bernard Pothier
13. "Une brillante petite opération" : La bataille de Crysler's Farm (1813)
par Donald E. Graves
14. Déluge et enfer : la bataille de Rhénanie, 1945
par Bill Rawling
15. La bataille d'Amiens : 8-11 août 1918
par Brereton Greenhous
16. La bataille pour la côte 70 : 15-25 août 1917
par Fred Gaffen
17. Le Canada doit être réduit, le siège de Québec, en 1690
par Kyle McIntyre

Tous les titres de cette série sont disponibles auprès de l'éditeur.

Balmuir Book Publishing Ltd.
128, av. Manning
Toronto, Canada, M6J 2K5

À 3 heures du matin le Lundi de Pâques 1902, des soldats canadiens entamèrent en Afrique du Sud un périple de 62 kilomètres en direction du confluent des rivières Brak et Harts. Ils faisaient partie d'une colonne britannique d'intervention contre les Boers. Dans les jours qui suivirent, ils rencontrèrent un commando de 2 500 hommes et leur livrèrent une sanglante bataille. Treize Canadiens trouvèrent la mort sous la pluie et dans la boue du *veldt* sud-africain, dans une bataille aujourd'hui presque oubliée. «Jusqu'au bout!», le cri de ralliement lancé par le lieutenant Bruce Carruthers, s'inscrit dans une tradition profondément ancrée, celle de la fiabilité et du courage des Canadiens appelés au combat.

LOGO
BALMUIR

LOGO
MUSÉE CANADIEN DE LA GUERRE

Bas de vignettes :

p. 6 : L'honorable F.W. Borden, ministre de la Milice et de la
Défense

p. 10 :
BATAILLE DE HARTS RIVER (BOSCHBULT)
31 MARS 1902
milles
kilomètres

Vers Mafeking

Vers Mafeking
Vers Wipoort Pass
2e CMR

Camp britannique attaqué
de l'avant et du flanc
gauche par des fusiliers
montés boers.

2e CMR

Vers Vryburg

p. 17 Le lieutenant Bruce Carruthers

p. 19 Le soldat Charles Napier Evans

p. 26 Statue du caporal Knisley au monument commémoratif de
la Guerre sud-africaine situé devant le Palais de
justice du comté de Haldimand, à Cayuga (Ontario).